



Parti pris

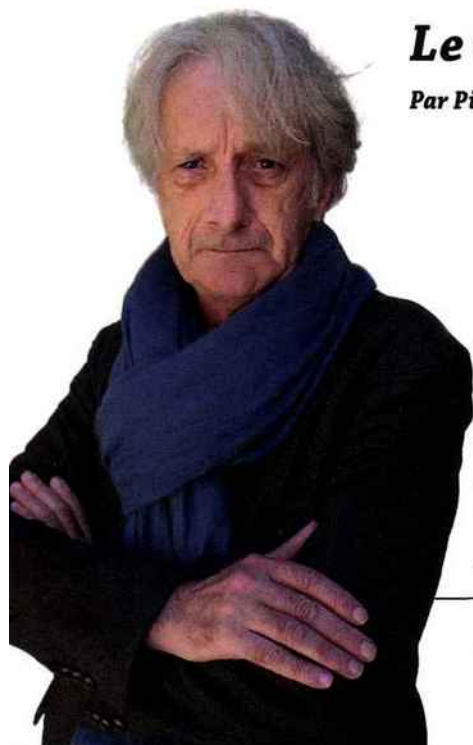
Spécial rentrée

RÉALITÉS augmentées

Alors que l'autofiction est devenue une vieille dame, la littérature du je se déploie dans une autre zone franche, à la croisée du roman, de l'enquête, de la biographie et du témoignage. Laboratoire inventif ou solution de facilité ?

Le triomphe du roman sans fiction

Par Pierre Assouline



Je n'est pas toujours un autre. Il arrive qu'il s'affirme comme étant l'auteur et nul autre. Ainsi le pacte de lecture est-il clairement établi qui nous dispense de chercher à retirer les masques superposés sur le visage de celui qui signe de son nom en haut de la couverture. Le genre n'est pas nouveau. Les Américains l'ont brillamment illustré, du Truman Capote de *De sang-froid* (1966) au William T. Vollmann de *La Famille royale* (2000), en passant par le Norman Mailer du *Chant du bourreau* (1979).

Patrick Deville dit « je » pour mieux raconter la vie des autres.

Qu'il s'agisse de comprendre le passage à l'acte de meurtriers, la prostitution, la misère et la violence sociale ou l'angoisse du condamné à mort, ces romanciers réinventent la réalité, s'autorisent à créer des histoires en ajoutant au réel l'invérifiable et l'imaginaire. Le vrai y côtoie l'in vraisemblable jusqu'à susciter de sérieux doutes ; mais c'est fait avec une telle habileté, à seule fin de produire une vérité romanesque plus troublante que l'exactitude, que le lecteur ne se demande même pas si c'est du lard ou du cochon. Le Suédois Per Olov Enquist avait poussé l'expérience jusqu'à son paroxysme en truffant *L'Extradition des Baltes* (1985) de rapports d'instruction, ce qui ne manqua pas de déstabiliser le lecteur, incapable de démêler le vrai du faux, le but recherché.

BASSO CANNARSA/OPALEZ/LEEMAGE



Les Espagnols se sont récemment emparés du genre au point de lui donner ses lettres de noblesse. Il est vrai qu'ils prennent leur élan de loin puisque *Don Quichotte* demeure un absolu de la catégorie. Javier Cercas en est un excellent représentant, des *Soldats de Salamine* (2001) à *L'Imposteur* (2015) en passant par *Anatomie d'un instant* (2009). Ces trois grands romans en prise avec l'histoire immédiate du pays, plombée par le spectre de la guerre civile, participent d'un genre qui convoque, cannibalise et absorbe à son profit le meilleur des autres genres : le roman traditionnel, le récit littéraire, la chronique au cœur de l'essai, l'enquête historique, les techniques du scénario, l'art du portrait, l'interview et l'investigation journalistiques... Un vrai pot-au-feu littéraire que ce néoréalisme historique. Mais l'originalité tient au fait que l'auteur en est le personnage principal. Foin d'autofiction ! Il s'agit non pas d'un vain et complaisant « racontage de mézigue » mais d'un impératif romanesque gouverné par un changement de focale : si l'auteur et le narrateur se confondent à ce point, c'est que l'économie du récit, le point de vue, le parti pris l'exigent afin de rendre un son différent et de provoquer d'autres émotions chez le lecteur. Tel un peintre plantant son chevalet dans le paysage qu'il s'apprête à restituer à sa manière, l'écrivain se retrouve de plain-pied dans le motif. Pas sûr pour autant qu'il reprenne l'avertissement de Jean-Philippe Toussaint dans son dernier livre, *Made in China*, sur ses aventures chinoises avec son éditeur local devenu un ami : « Même si c'est le réel que je romance, il est indéniable que je romance. »

« Un truc sanglant »

En France, Emmanuel Carrère, Laurent Binet et Yannick Haenel ont témoigné par leurs livres d'un tel engagement personnel. L'accueil critique et public fut à la hauteur des ambitions du *Royaume*, de *HHhH* et de

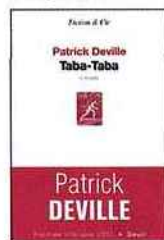
Jan Karski. Mais, depuis quelques années, deux autres auteurs, que l'on retrouve en cette rentrée 2017, creusent le même sillon, chacun développant sa manière de laisser la fiction s'épanouir dans les zones d'ombre de l'histoire, mais dans un esprit proche.

Le premier s'appelle Philippe Jaenada. On commence à le connaître : il s'empare d'un fait divers, entre dans un profond processus d'imprégnation (archives, rencontres, repérages *in situ*) et en émerge en un peu plus de 600 pages alertes, colorées, vivantes, qui

À LIRE



LA SERPE,
Philippe
Jaenada,
éd. Julliard,
648 p., 23 €.



TABA-TABA,
Patrick Deville,
éd. du Seuil,
240 p., 432 €.

nous entraînent à sa suite partout où ça s'est passé. À noter sa marque de fabrique : le culte de la digression entre parenthèses, plusieurs par page, le plus souvent des apartés d'un humour irrésistible car l'écrivain y commente la situation. Et dire que ce monomaniaque du détail ose affirmer page 270 : « Je ne vais pas entrer dans les détails, sinon je suis foutu, mais il a réussi à détourner 239 millions de francs ! »

La serpe, qui donne son nom au livre, est l'arme du crime atroce perpétré en 1943 sur le père, la tante et la domestique d'Henri Girard. Un mobile et pas d'alibi, celui-ci est le coupable tout désigné. Un bouc émissaire idéal emprisonné durant les dix-neuf mois d'enquête avant d'être innocenté. Un sacré tempérament que ce personnage : il se retrouvera en justice des années après pour son soutien à la cause algérienne. Sous son nom de plume Georges

Arnaud, il fut aussi, et ce n'est pas secondaire, un écrivain à succès très goûté des cinéastes, auteur chez Julliard notamment du *Salaire de la peur*, du *Voyage du mauvais larron*, de *Prisons 53*, des *Aveux les plus doux* (à ne pas confondre avec Georges J. Arnaud, le romancier de science-fiction). Le temps a passé, et l'on n'a jamais retrouvé le ou les coupables ; il est vrai que la piste la plus sérieuse remonte aux services secrets de Vichy. Philippe Jaenada avait au départ l'ambition d'écrire « un roman policier, un truc sanglant, de résoudre une énigme ». Il a échoué



PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

Philippe Jaenada s'immerge pour la troisième fois dans un fait divers.

sur ce plan, mais en a ramené une sorte de livre épatant comme l'étaient ceux qu'il avait consacrés à Bruno Sulak et à Pauline Dubuisson, des cas eux aussi, comme l'auteur, qui ne dépare pas dans l'étrange galerie de personnages de *La Serpe*.

Sans la ramener

Avec *Taba-Tabà*, Patrick Deville se place lui aussi au centre de l'action, et les lecteurs de *Pura Vida*, *Équatoria*, *Kampuchéa*, *Peste & Choléra*, *Viva* ne s'en plaindront pas. Car c'est bien lui qu'ils viennent d'abord retrouver, ce nonchalant au long cours à la cigarette blasée, épris de voyages et de rencontres, de petits hôtels et de bars à la lumière faiblarde. Lui aussi dit « je », mais lui non plus sans se pousser du col, sans la ramener, ménageant des effets de réel pour mieux raconter la vie des gens. Sa quête, âpre, touffue, d'une richesse parfois étourdissante, est truffée d'histoires, de lettres, de souvenirs de lecture, de paysages, d'adresses, de maisons, de rues, de villes, surtout de villes, car il les aime et de toutes tailles. Ce qui donne une forte densité humaine à son récit et l'inscrit dès l'entame dans l'épaisseur de l'histoire, en bordure de Loire, dans les années 1960. Il part d'un lazaret et de chez les fous, près de l'embarcadère de Mindin pour Saint-Nazaire, pour dérouler un ruban qui nous amènera à peu près partout, de Saint-Brévin-



Parti pris
**RÉALITÉS
AUGMENTÉES**

L'Océan à Managua, au cœur de l'Afrique sur les traces de l'infamie coloniale Voulet-Chanoine et au bar de l'hôtel Lutetia à Paris, accoudé à la camionnette de la Friterie Jacqueline du côté de Sedan et dans la zone de Longuyon dans une famille qui en est à sa troisième génération de chômeurs, parfois pour des retrouvailles avec les héros des livres précédents, comme quoi on ne se débarrasse jamais de ses fantômes (pareil pour Philippe Jaenada). L'écrivain recherche quelqu'un, mais c'est lui qu'il finit par trouver, et jamais loin de lui une présence amoureuse évoquée avec une infinie délicatesse.

Au cœur du bricolage

Comme Javier Cercas et Antonio Muñoz Molina dans *Comme l'ombre qui s'en va* (2016), Jaenada et Deville donnent à voir la texture du réel en nous embarquant dans leur enquête, dans l'atelier de l'artiste, au cœur de son incertain bricolage. On se laisse faire car, à les suivre de livre en livre, on se sent désormais membre de leurs familles de papier au titre de simple lecteur. Ce qui crée une forme d'intimité. En éclatant les formes traditionnelles du récit par la fragmentation des genres et leur hybridation, ils accordent la vieille naïveté de la narration romanesque à la forme labyrinthique de toute enquête, ainsi que le suggérait Robert Musil.

Mais comment l'appeler ce genre que le quotidien madrilène *El País* consacre comme un mouvement de « la transparence littéraire » ? Agnès Delage, maîtresse de conférences à Aix-Marseille, qui travaille sur ce phénomène, préfère parler de « roman historien ». Il y a un demi-siècle, Capote appelait cela « un roman de non-fiction », et l'on n'oubliera pas que le titre de son grand livre était complété par « Récit véridique d'un meurtre multiple et de ses conséquences ». Pour Javier Cercas, il s'agit de « roman sans fiction ». Mais, par exemple, l'enquêteur Modiano dans sa quête de Dora Bruder n'en est pas, car il entretient un rapport trop onirique avec l'histoire. Outre qu'il agit sur l'action en personnage principal, le romancier sans fiction, lui, en sus des pures jouissances littéraires qu'il nous procure, fait aussi œuvre de contre-historien, excusez du peu. ●